

Dernièrement, Travis Hiltz nous a régalié avec des histoires de pirates, un genre qui, malgré le succès des films de la série Les Pirates des Caraïbes, n'a pas beaucoup connu de renouvellement... sauf sous la plume de Travis... Voici donc une autre épopée d'aventuriers de diverses origines naviguant sur les légendaires Sept Mers...

Travis Hiltz : Voyage dans les Îles

1607

C'était une idyllique plage de sable blanc et une légère brise faisait frissonner la surface de la mer. Un long canot, tiré sur la grève, reposait sur le sable, la poupe baignant encore dans l'eau.

Un matelot, un Maure, pieds nus, vêtu d'une large tunique en lin et d'un pantalon qui s'arrêtait aux genoux, lézardait au soleil, goûtant la douceur de sa mission qui consistait à monter la garde près de l'embarcation, pendant que ses compagnons progressaient à l'intérieur des terres. Il avait bien songé à pêcher un peu, mais cette activité demandait vraiment trop d'effort.

— Youssouf ! Youssouf-ben-Moktar !

À l'appel de son nom, le marin se redressa vivement, clignant des paupières à la lumière du soleil, se demandant ce qui allait lui tomber sur la tête.

Il entendit encore plusieurs cris et deux hommes jaillirent de la forêt qui s'ouvrait en haut de la plage. L'un d'eux portait un uniforme militaire en lambeaux, un uniforme qui paraissait appartenir à une armée qui aurait existé dans un autre temps. L'autre était un homme plus âgé, aux cheveux blancs, vêtu d'un costume noir, de coupe et de style edwardiens.

— Youssouf ! Dépêche-toi, mets le canot à l'eau !

Le soldat tenait le bras du vieil homme et l'aidait à avancer le plus rapidement possible. Ils trébuchaient fréquemment et regardaient derrière eux : ils étaient poursuivis par ce qui semblait être une nuée de petites créatures courant sur le sol, des créatures qui avaient la taille de fourmis géantes.

Youssouf resta figé, totalement désespéré, car ces fourmis portaient de longues vestes et brandissaient ce que l'on pouvait considérer comme des épées.

— Mais on dirait des humains ! s'écria-t-il. Des humains en miniature !

— Oui, nous savons, nous savons ! lança l'homme le plus âgé. Dépêche-toi, pousse le canot à la mer !

Les deux arrivants prêtèrent main forte à Youssouf et le canot fut bientôt à flot. Le matelot se hâta de grimper à bord et, avec le soldat vêtu de l'étrange uniforme, il aida le vieillard à embarquer à son tour. Les deux hommes se mirent à ramer frénétiquement, tandis que l'autre s'asseyait sur le banc, et le bateau s'éloigna du rivage. L'armée des petits hommes s'était arrêtée à quelques centimètres de l'eau, glissant sur le sable, et les poursuivants, frustrés et irrités par cette défaite, agitaient leurs armes et levaient les poings.

Le vieil homme plongea une main dans une des poches de sa veste et en tira un mouchoir imprimé dont il s'épongea le front.

— Bien, disons que cela aurait pu mieux se passer, soupira-t-il.

Le soldat, tout en ramant, scrutait la profondeur cristalline de l'océan, et approuva d'un hochement de tête

Quand ils eurent quitté la baie, ils se dirigèrent vers une frégate qui paraissait les attendre. Sa coque grise et patinée trahissait son âge qu'elle semblait porter avec une grande lassitude et une fière résignation.

Deux minuscules navires de guerre, beaucoup plus fringants, approchaient et avaient sans doute pour mission de leur barrer la route. Mais en comparaison de la frégate et du canot qui les transportait, ces bateaux avaient la taille de jouets d'enfants.

Le vieil homme observait ces vaisseaux miniatures qui, en effet, semblaient vouloir se mettre en travers de leur chemin. Le rabat de sa redingote s'ouvrit, un minuscule personnage en sortit et alla se percher sur l'épaule du vieillard afin d'avoir une vue dégagée.

— Mes compatriotes sont du genre obstiné, ils ne renoncent jamais ! lança la petite créature qui

avait forcé sa voix pour se faire entendre par-dessus le bruit des vagues.

Les minuscules navires de guerre se mirent à tirer sur eux et les trois hommes et le petit personnage se tapirent au fond du canot pour se protéger.

Youssef-ben-Moktar s'efforça de virer de bord et le mouvement imposé par cette manœuvre faillit faire couler les petits navires de guerre.

La chaloupe parvint aisément à échapper à ces adversaires inconsistants et à atteindre la grande frégate, baptisée le *Faucon Rose*, tandis que les minuscules vaisseaux continuaient à tirer des boulets de canon gros comme des billes, les marins rassemblés sur le pont hurlant leur colère. Du bastingage de la frégate, des matelots déplièrent une longue échelle de corde et quelques-uns descendirent pour aider les occupants du canot à regagner le bord. Puis la frégate mit à la voile et quitta la baie.

Le vieil homme et le soldat se penchèrent sur la rambarde et reprirent leur souffle, tout en observant dans le lointain les navires ennemis désormais impuissants.

— C'est un véritable désastre, grommela le soldat.

— J'ai ma part de responsabilités dans ce qui s'est passé, dit le petit personnage qui se tenait debout sur le bastingage. J'aurais dû vous prévenir que le fait de découper des sandwiches en triangle est un crime irrémissible en Lilliput.

— Oui, oui, marmonna le vieillard, qui s'était assis sur une barrique. Vous nous avez été d'un grand secours !

Ces trois personnages, qui paraissaient totalement anachroniques au milieu de l'équipage d'un navire du dix-septième siècle, n'appartenaient pas à la société occidentale de cette époque. Le vieil homme qui portait le costume de style edwardien était le voyageur temporel connu sous le nom de Docteur Oméga. Le militaire en uniforme était le lieutenant Marcel Renard, un soldat français de la première guerre mondiale. Perchée sur son épaule, la petite créature était le chevalier Shelfin Bundt Arbornothe, un aristocrate qui appartenait à la cour du roi de Lilliput. Son sens moral inné et son désir d'aventure lui avaient fait prendre le parti des voyageurs temporels contre son propre peuple.

Un marin s'approcha des trois hommes d'une démarche traînante.

— Le capitaine désire dire vous un mot, fit-il.

Le Docteur Oméga acquiesça et, s'appuyant lourdement sur sa canne, il s'avança sur le pont.

Pendant la première guerre mondiale, le lieutenant Renard commandait en second une compagnie de poilus ; une machine à voyager dans le temps avait été improvisée par les services scientifiques de l'armée française et, grâce à elle, cette compagnie s'était retrouvée projetée dans l'Espagne du treizième siècle. Après quelques mois de pérégrinations et de mésaventures, la plupart de ces « soldats hors du temps » avaient été renvoyés dans leur époque d'origine.

Cependant, il y avait eu quelques complications, et certains d'entre eux étaient restés en arrière, tandis que d'autres, pendant le voyage de retour, avaient été dispersés à différentes époques de l'histoire. Le Docteur Oméga et son confrère, le Professeur Helvétius, lui-même savant et voyageur temporel, avaient mobilisé leurs compétences pour tenter de corriger cette situation.

Plusieurs des compagnons de voyage du Docteur Oméga travaillaient à stabiliser la trame de l'histoire, tandis que son homme à tout faire, Fred, avait été transféré en 1914 afin de récolter des informations sur cette malencontreuse machine temporelle. Le Docteur Oméga, de son côté, était parti en mission dans le temps pour tenter de récupérer les derniers soldats perdus. Cela s'était révélé plus difficile et plus pénible qu'il l'avait imaginé.

Ils entrèrent dans la cabine du capitaine, où était rassemblée toute une collection hétéroclite de cartes, de vêtements et de souvenirs accumulés au cours d'une vie passée à boulinguer sur toutes les mers du globe.

Sir Oliver Tressilian, également connu sous le nom de Sakr-el-Babr, *Le Faucon des mers*, était un homme de haute taille, au visage tanné par les embruns qu'il avait affrontés au large des côtes de la Barbade et ailleurs ; large d'épaules, les hanches fines, arborant une chevelure et une barbe noires comme du jais, il fixait sur ses interlocuteurs des yeux aussi insondables que les mers qu'il sillonnait. C'était un vieux loup de mer, vaguement pirate, un peu flibustier, et résolument corsaire.

Il planta sa plume dans l'encrier, caressa sa lèvre supérieure, puis leva un regard curieux sur ces trois hommes étranges.

— Eh bien, dit-il avec un sourire hautain. Tout s'est bien passé ?

Le Docteur Oméga répondit par un simple grognement.

Renard sentit un léger mouvement qui fit tressaillir son épaule. Le chevalier Shelfin demandait à descendre. Le lieutenant fit un signe d'acquiescement, inclina la tête et avança son bras qu'il posa sur le bureau du capitaine. Le minuscule personnage descendit rapidement le long du bras et alla se placer devant sir Oliver à qui il fit une profonde révérence en lui présentant son épée.

— Je mets mon bras au service de votre vaisseau, capitaine ! déclama-t-il d'un ton théâtral.

Sir Oliver resta un instant bouche bée puis, portant sur le petit homme un regard paisible et souverain, lui dit :

— Bienvenue à bord, monsieur. J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à partager votre cabine avec ces messieurs, répondit-il. Renard aura sans doute l'obligeance de vous montrer vos nouveaux quartiers pendant que j'échange quelques mots avec le Docteur Oméga ; n'est-ce pas, lieutenant ?

Le soldat saisit parfaitement ce qui lui était demandé et il s'éloigna en compagnie de Shelfin.

Le Docteur Oméga, appuyé sur sa canne, paraissait fort las, et il attendait que le capitaine prît la parole.

— Pendant que vous étiez partis, votre fantôme est réapparu, dit le commandant du navire d'une voix sévère.

— Sachez qu'elle n'est pas « à moi » et qu'elle n'est pas un « fantôme », répliqua le Docteur Oméga d'un ton irrité.

On devinait, à son agacement, que c'était là la source d'un désaccord entre le capitaine et lui-même, un désaccord qui avait déjà dû se manifester plusieurs fois au cours du voyage.

— Et qu'est-ce que c'est alors, ce « elle » ?

— Compliqué de définir Lotte..., grommela Oméga. Est-ce qu'elle a parlé à quelqu'un ?

— Elle a surpris l'homme de garde sur le gaillard d'avant, et il a failli passer par-dessus bord, poursuivit sir Oliver. Ensuite, elle en a importuné plusieurs autres, leur demandant s'ils voulaient jouer...

— Oui, oui, mais a-t-elle transmis un message ? grommela le vieil homme.

— Bien sûr, acquiesça le capitaine. Après avoir semé la frayeur parmi mon équipage, elle ne manque jamais d'en délivrer un ; elle a dit : « Mon père arrive. »

Le Docteur s'adossa à son siège et, de son doigt maigre, tapota pensivement son menton effilé.

— Curieux.

— Doit-on considérer cela comme une bonne ou une mauvaise nouvelle ? demanda sir Tressilian.

— Si le père de Lotte prévoit de se joindre à notre expédition, nous aurons là un formidable allié, expliqua Oméga en prenant un air songeur. Cependant, je me demande comment il arrivera à rejoindre votre navire...

— Justement, puisque nous parlons de nos voyages...

Sir Oliver se pencha et d'un tiroir de son bureau il sortit un parchemin de forme allongée. C'était une carte qu'il déroula sur le plateau, coinçant les angles avec deux objets en bronze qui traînaient là.

— Pourriez-vous m'indiquer notre prochaine destination ?

Le Docteur Oméga se pencha sur la carte et sortit de sa redingote un pince-nez, quelques bouts de papier ainsi qu'un rapporteur en métal. Il passa de longues minutes à consulter ses notes tout en examinant la carte. Il finit par retirer son pince-nez et l'utilisa pour désigner deux points sur la carte.

— Ici, dit-il d'une voix ferme. Et puis... ici.

Le capitaine observa la carte pendant un long moment avant de lever les yeux sur le docteur.

— Mais il n'y a aucune terre d'indiquée à ces deux endroits-là, ce n'est que l'océan !

Oméga fronça les sourcils et prit un crayon à papier qu'il avait dans sa poche. D'un geste net, il dessina un cercle autour des deux points qu'il avait déterminés.

— Une de ces îles s'ingénie soigneusement à éviter toute tentative pour la cartographier, dit-il en regagnant son siège. L'autre est entourée de hautes falaises, ce qui la rend inaccessible à tous les navires et à tous les marins, en dehors de quelques explorateurs particulièrement intrépides.

— Je vous donnerai la liste des *conditions* que j'impose pour aller les explorer, comme cela a été le cas pour Lilliput et... pour... au fait, quel est le nom de l'autre île... Paradis ? cette île peuplée uniquement de jeunes filles... ?

— Est-ce que vous seriez en train de manigancer quelque chose, capitaine ? demanda le Docteur

Oméga. Ou voyez-vous une objection à poursuivre notre entreprise ?

Sir Oliver sourit et se cala fermement contre le dossier de son siège.

— Non, non, pas du tout ! Dans ce bas monde, seules deux choses m'intéressent : d'une part, avoir assez d'argent pour financer mes voyages, d'autre part, explorer tout ce qui se trouve au-delà de l'horizon ; jusqu'à présent, vous m'avez amplement permis d'assouvir ces deux passions ! Pour être honnête, vous avez des manières... disons un peu bizarres, mais l'idée que vous gardez des secrets excite encore davantage mon esprit. Et croyez-le bien, je suis pleinement satisfait d'être entré à votre service, Docteur !

Oméga fronça les sourcils devant le capitaine qui gardait sa mine hautaine. Lorsqu'il avait fallu choisir un navire et un équipage pour l'accompagner dans son expédition, il avait eu le choix entre plusieurs vieux flibustiers : il avait opté pour le *Faucon des Mers*, car dans cette corporation où régnait une mentalité plutôt douteuse, il lui était apparu comme le plus honorable.

— Il sera sans doute difficile d'aborder la première de ces deux îles, car elle est balayée sans cesse par de violentes tempêtes et marquée par des phénomènes plutôt étranges, expliqua le Docteur. La seconde est entourée de falaises, mais il sera peut-être plus facile d'y aborder. De toute façon, dans les deux cas, seuls le lieutenant Renard et moi-même irons à terre.

— Bien sûr, dit sir Oliver en tendant le bras en un geste élégant. Je comprends fort bien que vous n'ayez aucune envie de voir des membres de mon équipage se promener sur l'Île Sans Nom !

Le Docteur Oméga sursauta.

— Mais comment savez-vous... ? demanda-t-il, en tendant vers le capitaine un doigt accusateur.

— Je serais un bien piètre navigateur si je n'avais entendu parler de cette île étrange sur laquelle courent tant d'histoires et où règne « *la plus chaude et la plus brillante lumière que l'on n'ait jamais ressentie* » rétorqua le capitaine.

Les deux hommes se regardèrent dans les yeux, et le Docteur Oméga se tut, se demandant comment il allait continuer. Il connaissait la réputation honorable de sir Oliver Tressilian, marin réputé honnête et fiable, mais quel homme n'aurait pas été séduit par toutes les rumeurs qui circulaient sur l'Île sans nom, supposée receler des secrets et des trésors susceptibles de tenter les âmes les plus nobles ?

— Excusez-moi, dit sir Oliver avec un sourire contrit, mais c'était une plaisanterie. J'ai simplement réussi à surprendre ce qui est écrit sur un de vos bouts de papiers. J'ai vu ce nom que vous avez griffonné. Il a attiré mon attention, ainsi que les plats exotiques que l'on doit servir en ce lieu, « Chez Lee Ho Fook ». Sur un autre morceau de papier, j'ai lu le nom de la seconde île que vous voulez atteindre, c'est l'Île Caspak.

Le Docteur se détendit un peu. C'est sur le menu qui donnait la liste des plats à emporter proposés par le restaurant en question qu'il avait noté le nom de l'île. Il se demanda si le capitaine ne jouait pas au nigaud et s'il n'avait pas déjà élaboré quelque plan... mais comment savoir ? Il se contenta de lever le sourcil d'un air désapprobateur.

— Hummm ! grogna le Docteur. Eh bien, si vous avez fini de plaisanter, je crois que je vais aller me reposer un peu. À votre avis, combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre les deux îles ?

Le marin, l'air un peu gêné, se pencha sur la carte en se tapotant pensivement le menton.

— Pour l'Île Sans Nom, on devrait y être dans deux ou trois jours. Selon le temps que vous y resterez et selon la météo, je dirais sept jours de plus pour atteindre Caspak.

— Très bien, marmonna le Docteur Oméga qui se releva et sortit de la cabine à petits pas.

LA SUITE DANS LE RECUEIL